

B
765
B644
R6

NIHIL OBSTAT:

Montreal, le 7 juillet 1936.

Fr. BRUNO-MARIE ROUSSEAU, O.F.M.

IMPRIMI POTEST:

Montreal, le 8 juillet 1936.

Fr. GEORGES-ALBERT LAPLANTÉ, O.F.M.

Ministre Provincial.

A LA MÉMOIRE DE SON PÈRE

A SA MÈRE

A TOUS SES MAÎTRES ET ÉDUCATEURS
L'AUTEUR

DÉDIE RESPECTUEUSEMENT CE LIVRE

IMPRIMI POTEST:

Quebec, die 11^e juill 1936.

B.-PH. GARNEAU, V. G.

AVANT-PROPOS

Le présent ouvrage, modeste contribution à l'étude d'un Penseur célèbre par sa science autant que par sa sainteté, fut d'abord présenté comme thèse de doctorat à la Faculté de Philosophie de l'Université Laval de Québec. L'auteur espère que, malgré toutes ses imperfections, il recevra du public intellectuel canadien le même accueil favorable.

Au cours de ces deux dernières années, nous avions contracté envers Monsieur le Professeur Charles de Koninck une dette que nous désespérions de pouvoir jamais acquitter. La bienveillance avec laquelle il a accepté de présenter ce livre aux lecteurs vient de l'aggraver encore. Nous tenons du moins à lui témoigner ici publiquement notre reconnaissance.

Nous ne pouvons non plus taire nos obligations envers le R. P. Louis-Joseph BOUCHARD, O. F. M., Supérieur du Couvent de Québec. Il a fait plus que nous encourager dans notre labeur et nous faciliter la tâche par tous les moyens en son pouvoir. C'est à sa paternelle sollicitude que nous devons

VIII

de pouvoir offrir ce volume au public. Nous en garderons un souvenir durable.

Merci enfin à tous ceux qui, soit par le travail ingrat de la transcription des textes ou de la correction des épreuves, soit par d'heureuses suggestions, nous ont aidé dans la présentation de ces quelques idées. Pour ne pas paraître ici, leur nom ne s'effacera ni de notre mémoire ni de notre cœur.

Québec, le 12 septembre 1936.

L'AUTEUR.

PREFACE

L'hylémorphisme n'est autre chose que la réponse des péripatéticiens au problème du devenir tel qu'on le pose depuis Héraclite jusqu'à Bergson. Mais cette thèse centrale de la philosophie de la nature a subi bien des vicissitudes au cours de l'histoire. Depuis longtemps confondue avec des théories scientifiques concernant la structure de la matière, la plupart de nos manuels la présentent encore aujourd'hui d'une manière à peine reconnaissable. On la brouille avec des données et des théories formellement expérimentales mal interprétées, et utilisées d'une façon qui dénote la confusion de deux points de vue profondément distincts : celui du philosophe et celui du physicien ; points de vue basés sur deux types d'abstraction spécifiquement différents. On s'obstine à traiter sur la scène un phénomène tel que l'électrolyse de l'eau comme exemple, sinon comme preuve, de la composition hylémorphique des corps. Si nous persistons à confondre ainsi deux domaines, l'inquiétude de certains scolastiques contemporains devant les nouvelles théories qui nous révèlent le caractère à la fois atomique et énergétique des entités fondamentales du monde physique, est bien fondée : si l'hylémorphisme devait s'établir sur les données de la science expéri-

X

mentale, le dynamisme et l'atomisme auraient certainement raison contre lui. Il est remarquable cependant que ces trois théories soient aujourd'hui vaincues ensemble, selon le point de vue auquel on se place. Ceux même qui sont le moins au courant de la méthode propre aux sciences expérimentales se montrent le plus empressés à tomber dans de pareils compromis. Sans doute, seraient-ils plus à leur aise si un jour les physiciens nous apprenaient que de fait il y a une matière première. En attendant, on fait tomber du ciel la solution hylémorphe d'un problème qu'on n'a pas posé au point de vue de la philosophie de la nature. N'est-il pas permis de dire que le maintien de cette thèse ne paraît justifié dans nos traités philosophiques que par des besoins théologiques ? Que l'hylémorphisme ne semble avoir d'intérêt que comme critique de l'atomisme et du dynamisme ? L'oubli du problème que résout l'hylémorphisme est encore manifeste dans les critiques scolastiques du bergsonisme qui sont toujours faites d'un point de vue métaphysique, alors que ce système est essentiellement une philosophie de la nature, quelques que soient d'ailleurs les intentions personnelles de son auteur. De là, me semble-t-il, le caractère inefface de ces critiques. Le problème central du système de Bergson est celui de la durée. D'ailleurs est-il bien permis de dire que Bergson y voit un problème ? Sa solution ne consiste-t-elle pas surtout à démontrer que la durée pose un faux problème, et que toute tentative de solution doit échouer ? La durée success-

sive et continue ne nous défend-elle pas de refuser sous chaque mouvement un substrat d'immobilité ? Un être quelconque devra successivement et continûment est un être qui sous un rapport change et sous un autre ne change pas. Il est entendu qu'on ne pourra résoudre cette apparente contradiction en scindant en deux parties le mouvant : un substrat immobile sur lequel glisse le CHANGEMENT. Pareille solution ne serait que l'escamotage d'une contradiction apparente par une autre grossière et certaine. Mais les principes qui doivent nous faire comprendre à quelle condition le Bergson qui écrivait L'ÉVOLUTION CRÉATRICE, et celui qui écrivait LES DEUX SOURCES, sont le même tout en étant autres, doivent-ils bien être des " choses " ? Si oui, force nous sera de trouver à cette contradiction apparente qu'impliquent les choses qui durent, une explication purement épistémologique. Pareille solution peut satisfaire un esprit qui dès l'abord s'enferme dans un domaine psychologique. Mais les scolastiques n'ont pas refusé la primauté du réel sur notre connaissance, et ils ont cherché la solution du problème du devenir du côté du réel et en fonction de lui. Ils n'ont pas rejetté le substrat d'immobilité. La forme, PRINCIPE RÉEL DE L'ESSENCE (laquelle dans le thomisme n'est à son tour que PRINCIPE D'ÊTRE) maintient l'identité, et non l'existence du sujet, et elle n'est pas une chose qui demeure. De même la matière première qui permet à l'essence de recevoir successivement et continûment l'existence, n'est pas

PRAEFACE

davantage une chose. Seulement, tout cela n'est-il pas absurde dans une philosophie qui, malgré ses intentions réalistes, paraît attribuer à la psychologie le rôle de sagesse suprême ?

On ne peut donc que louer toute tentative de remonter aux origines pour mieux connaître le problème strictement philosophique tel qu'il fut posé par de grands maîtres qui ignoraient le tout de nos sciences expérimentales.

L'hylémorphisme de saint Bonaventure est particulièrement intéressant, parce qu'il se place justement au point de vue de la durée successive et continue. Sans doute, cet angle n'est pas formel, la durée n'étant qu'un cas particulier du devenir qui, en tant que tel, exige composition de matière et de forme. IN OMNI EO QUD MOVENTUR OPORTET INTELLIGERE MATERIAM. Mais la durée temporelle est certainement l'espèce la plus manifeste du devenir. L'être naturel qui sous tous les autres rapports ne paraît pas changer ni se mouvoir, ne peut continuer son existence qu'à condition que celle-ci soit toujours innovée.

Il est remarquable qu'un scolastique contemporain, Fernand Renoult, qui mieux que tout autre a délimité les domaines de la philosophie et de la science expérimentale, loin d'avoir recours à des cas choisis parmi les données formellement scientifiques, se place précisément à ce point de vue pour démontrer la composition hylémorphe d'un être qui devient.

Si le Docteur Séraphique professe un hylémorphisme universel, c'est qu'il ignorant, comme le montre

le R. P. Robert, la distinction réelle de l'essence et de l'existence, et qu'il NE POUVAIT PAS CONCEVOIR un être fini dont la durée ne soit ni successive ni continue. Il est entendu qu'il avait parfaitement raison d'exiger une composition réelle dans toute créature, et qu'il ne s'attaque qu'à ceux qui considéraient les anges comme des formes pures identifiées à leur existence.

Mais de cette extension de l'hylémorphisme, qui efface toute démarcation entre la métaphysique de l'être fini et la philosophie de la nature au sens thomiste, résulte faidement une conception homogène de l'univers créé où tous les êtres se touchent dans une matrice commune. Ici même nous voyons que c'est bien la doctrine de l'analogie et de l'unité transcendante qui différencie profondément le thomisme de l'esprit du système de saint Bonaventure — divergence qui s'accentuera au cours de l'histoire. La doctrine de l'analogie se trouve bien chez le Docteur Séraphique, mais lorsqu'il s'agit de l'ordre de l'univers, elle n'y est pas vécue. Et ne servirait-ce pas cet esprit qui cache aux yeux de saint Bonaventure la distinction réelle de l'essence et de l'existence ? Il ne semble pas avoir ressenti le besoin de trouver dans l'univers cette pure unité d'ordre essentiel qui ne peut être constituée que par des formes subsistant en dehors de tout genre naturel commun. Cartes, saint Bonaventure et saint Thomas cherchent tous les deux à saisir l'unité profonde de l'univers — le POTISSIMUM dans la créa-

tion — mais ils la cherchent dans des directions opposées. Le Docteur Séraphique se contente d'un certain nivellement, non pas à un degré quelconque de l'être, mais il n'admettra pas que l'âme humaine soit moins parfaite que l'ange. D'où ne résulte qu'une unité d'ordre accidentelle ; alors que le Docteur Angélique la cherche dans l'hétérogénéité pure. L'univers thomiste est si profondément un qu'il éclot en différences spécifiques puras qui ne peuvent être réunies que dans un genre logique. Chaque esprit pur est à lui-même un univers formellement différent des autres. Et cette hétérogénéité même constitue la profonde unité formelle et hiérarchique de l'ensemble. Evidemment une telle conception ne peut être soutenue que par un système qui vit de l'analogie et qui applique dans toute sa rigueur la distinction entre l'unité transcendale et l'unité principe du nombre.

Cette profonde divergence entre le thomisme et le système de saint Bonaventure n'est pas seulement manifeste à propos des degrés de l'être. On constate aussi une divergence analogue du côté des degrés du savoir.

Les deux sont d'ailleurs indissolublement liées. En philosophie, le Docteur Séraphique fait un usage plus abondant de connaissances appartenant à un ordre que nous appelons aujourd'hui le domaine des sciences expérimentales, non pas pour s'en servir comme exemples, mais comme arguments. Ce qui chez saint Thomas n'est qu'un sujet, est chez saint Bonaventure le plus souvent un QUA : ainsi l'on suit le rôle très impor-

tant que joue la lumière dans son système. On sait aussi, sa frayeur devant la philosophie et la soumission de cette dernière à la théologie (l'âme humaine n'est pas inférieure à l'ange pour des raisons théologiques), alors qu'en thomisme l'autonomie de la sagesse philosophique ne fait qu'accroître et son utilité pour la sagesse théologique et la grandeur de cette dernière.

Le P. Robert n'a pas hésité à mettre en lumière ces divergences. Ce travail est objectif. Il me paraît même tellement objectif que la seule critique interne ne suffirait pas à établir que son auteur est un Père franciscain... .

La profonde opposition entre Saint Bonaventure et Saint Thomas est proportionnelle à la grandeur de leurs systèmes. Mais, dans la hiérarchie absolue de l'univers, les choses qui sont le plus profondément différentes, sont aussi le plus rapprochées : Gabriel et Raphaël sont infiniment plus distincts que le chou et le chat, et pourtant ils sont aussi infiniment plus proches.

Charles DE KONINCK.

HYLEMORPHISME ET DEVENIR

chez Saint Bonaventure

INTRODUCTION

Les notions de matière et de forme occupent dans la pensée médiévale, avec les notions d'acte et de puissance qui leur sont connexes, une place à nulle autre semblable. Elles comptent à juste titre parmi les plus beaux joyaux de l'incomparable héritage intellectuel du Stagyrite.

Malheureusement, ce n'est pas sans de nombreuses et profondes vicissitudes qu'elles parvinrent jusqu'au Moyen-Age. A. Rivaud a déjà noté (1) les altérations que Théophraste lui-même, le premier successeur d'Aristote au Lycée, fit subir

1) *Le problème du devenir et la notion de la matière dans la Philosophie grecque depuis les origines jusqu'à Théophraste*, Paris 1906, p. 462-463.

INTRODUCTION

à la notion de matière. Le temps ne fit que les multiplier et les aggraver. Parmi les Pères de l'Église, l'influence néoplatonienne apparaît prépondérante chez saint Augustin, celle d'Aristote plus marquée chez Boèce et saint Ambroise. Sous l'action de cette double influence, la Scolastique se divise bientôt en deux temps antagonistes (2) : l'augustinisme et l'albertino-thomisme ou aristotéisme chrétien. C'est autour de ces notions, remarque le P. Ephrem Longpré, O. F. M. (3), " que se lierent, au XIII^e siècle, les plus grandes batailles

2) L. DE REYNAEKER, dans sa *Metaphysica Generalis* (2e éd., Lovani 1935, p. 347-378), présente, de l'évolution des notions de matière et de forme au cours des siècles, un excellent raccourci historique. On y trouvera, avec une bibliographie abondante, de précieux renseignements. En ce qui concerne spécialement l'École franciscaine, on consultera avec profit le *Cursus philosophicus* du P. ZACHARIE VAN DE WOLSTYNE, O. F. M., 2e éd., Mechlin 1933, T. II, p. 122-134.

3) *La Philosophie du Bz Duns Scot*, Paris 1924, p. 264. Les travaux publiés depuis ont montré le bien-fondé de cette affirmation. Citons, pour ne mentionner que celles qui se rattache plus immédiatement à notre sujet, les études du R. P. M.-D. ROLAND-GOSSELIN, O. P., *Le "De Ente et Essentia" de S. Thomas d'Aquin*, (Biblioth. Thom., VIII) 1e Saulchoix-Kain 1926 ; G. THÉRY, O. P., *L'Augustinisme médiéval et le problème de la forme substantielle*, dans *Acta Hellenica Augustiniana-Thomistica*, Rome 1931, p. 140-200 ; E. KLEINEDAM, *Das Problem der hylomorphen Zustimmungsselzung der gnostigen Substanzen im 13. Jahrhundert, behandelt bis Thomas von Aquin*, Breslau 1930 ; D. O. LORTIN, O. S. B., *La composition hylémorphe des substances spirituelles*. — Les débuts de la controverse, dans *Iew. Néoscol. de Phil.*, XXXIV 1932, p. 21-41 ; idem, *La Pluricité des formes substantielles avant S. Thomas d'Aquin*, *ibid.*, p. 449-467.

" d'idées ". Faire revivre l'une des phases de cette lutte, et non des moins importantes, tel est l'objet de notre étude.

De l'augustinisme médiéval, saint Bonaventure est considéré à juste titre comme le principal représentant. Or il n'est peut-être pas, dans toute son œuvre, de doctrine qu'il affirme avec plus de force et de netteté que celle de la composition hylémorphe des substances spirituelles. Elle apparaît dès le début de son enseignement scolaire, dans son Commentaire sur les Sentences ; il y revient encore avec une particulière insistance dans les Conférences sur l'Hexaëmère que, en sa qualité de Ministre Général de l'Ordre, il donne aux Étudiants Franciscains de l'Université de Paris pour les prémunir contre les dangers que fait alors courir à la foi, lui semble-t-il, la crue de l'aristotélisme. Pourquoi une telle insistance ? C'est la question à laquelle nous avons cherché une solution.

Pour y parvenir plus sûrement, nous avons cru pouvoir procéder sous forme d'inquisition, passant du plus manifeste, la présence de l'hylémorphisme universel dans la doctrine bonaventurienne, au moins connu, le pourquoi de cette présence.

En conséquence, nous exposerons d'abord les notions de matière et de forme chez saint Bonaven-

ture, puis sa conception de la substance spirituelle, pour enfin exposer, dans un dernier chapitre, ce qui nous semble commander, dans sa doctrine, une telle conception.

Un tel procédé s'impose-t-il de lui-même ? N'aurions-nous pas pu, par exemple, adoptant le procédé inverse, exposer au début ce qui occupe actuellement le dernier lieu, c'est-à-dire l'essentiel devenir de la créature, pour ensuite montrer à quelle notion de matière cet essentiel devenir conduisit Bonaventure ? Le procédé, avouons-le, eut été plus neuf, mais aurait amené des complications et des difficultés plus facilement évitées par le premier. Surtout, il n'eut point été bonaventurien.

Lorsqu'on parle du Docteur Séraphique, il est deux traits de sa physionomie qu'il ne faut jamais perdre de vue : son traditionalisme (4) et son dogmatisme théologique (5). L'un et l'autre, d'ailleurs, se compénètrent profondément.

Ses notions de matière et de forme, saint Bonaventure n'en a pas à lui seul le mérite et la responsa-

bilité : il les tient d'Alexandre de Hales et d'Augustin (6). Il les accepte et les approfondit parce que, mieux que celles que lui présente l'aristotélisme renaissant, elles satisfont aux exigences et aux tendances intimes de son tempéramment théologique, parce qu'elles lui paraissent mieux sauvegarder et expliquer le donné révélé qu'il pose, plus que tout autre, comme norme positive de ses spéculations philosophiques. En un mot, l'hylémorphisme bona-

6) Cf. E. LONGPÉ, *S. Augustin et la pensée franciscaine*, Extrait de *La France Franciscaine*, Paris 1932, p. 33-34 ; id., *Le Compendium sur les Sentences du B. Gauthier de Bruges (1225-1307)*, dans *Etudes d'Hist. litt. et doc.* du XIII^e siècle, II, 1932, p. 23-24. — De plus quelques années, on s'appliqua avec un zèle digne d'une meilleure cause, de nier le caractère augustinien et traditionnel des principales thèses de l'augustinianisme franciscain. "Cette thèse de la composition hylémorphe des substances séparées, écrit, entre autres le P. G. THÉRY, O. P. (*art. cit.*, p. 145-146), dont on fait aujourd'hui une des thèses fondamentales de l'augustinianisme médiéval, ou, comme on aime à le dire, de l'augustinianisme traditionnel, est métaphysiquement et historiquement une des plus authentiques doctrines de la philosophie juive." Qu'Avicébron ait professé l'hylémorphisme universel, c'est là un fait hors de tout doute. Mais que l'hylémorphisme universel tel que professé par l'école franciscaine avant le B. Duns Scot, en particulier par Alexandre de Hales, Bonaventure et ses disciples immédiats, soit d'origine juive et non augustiniennne, voilà qui n'est pas du tout aussi certain et ne peut être résolu au cours d'une enquête aussi partielle que celle du R. P. Théry. Si l'est vrai, comme le reconnaît lui-même le R. P. (p. 145), que l'on peut trouver les bases d'une pareille doctrine dans les ouvrages de saint Augustin ; qu'avant tout contact de la pensée occidentale avec Avicébron, elle fut professée par des augustiniens aussi authentiques que Honorius d'Autun, Hugues de

4) Cf. L. DE CARVALHO E CASTRO, O. F. M., *Saint Bonaventure*. — *Le Docteur Franciscain*, Paris 1923, p. 165-171 ; JULES D'ALBA, O. M. Cap., *Saint Bonaventure et les luttes doctrinaires de 1267-1277*, Paris-Tamines 1923, p. 82-85.

5) Cf. DE CARVALHO E CASTRO, O. F. M., *op. cit.*, p. 191-216 ; E. GULSON, *La Philosophie de S. Bonaventure*, Paris 1929, ch. II et XV.

venturien est surtout théologique : c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, même lorsqu'on l'envisage surtout du point de vue philosophique.

Cet essai a pour but de donner, de la place qu'occupe l'hylémorphisme dans la doctrine du Docteur Séraphique, une idée aussi exacte que possible. On trouve bien, dans la littérature suscitée par l'édition critique de ses œuvres, plusieurs aperçus très judicieux (7), mais il ne nous semble pas que le sujet ait été traité sous tous ses aspects. Nous n'avons pas la prétention d'épuiser le sujet, mais

Saint-Victor et Pierre Lombard (cf. E. LONGPRÉ, *art. cit.*, p. 28, note 5) ; que l'hylémorphisme bonaventurien diffère en des points importants de celui d'Avicébron (cf. A. FORREST, *La structure métaphysique du concret selon saint Thomas d'Aquin*, Paris 1931, p. 116-120) ; que, finalement, le Docteur Séraphique lui-même et ses disciples immédiats, ignorent complètement l'autorité d'Avicébron et font constamment appel à celle d'Augustin (cf. E. KLEINERDAM, *op. cit.*, p. 26-31), nous ne voyons pas comment on peut écrire sérieusement de telles affirmations. Ce n'est pas exalter saint Thomas que d'abaisser délibérément et comme de parti pris, tout ce qui l'entoure.

7) Signalons entre autres les travaux de J. KRAUSE, *Die Lehre des hl. Bonaventuras über die Natur der körperlichen u. geistigen Wesen u. ihr Verhältnis zum Thomismus*, Paderborn 1888 ; K. ZIESCHE, *Die Lehre von Materie u. Form bei Bonaventura*, dans *Phil. Jahrbuch*, XIII 1900, p. 1-21 ; id., *Die Naturlehre Bonaventuras*, *ibid.*, XXI 1908, p. 58-89, 156-189 ; E. GRISON, *La Philosophie de S. Bonaventure*, Paris 1929. Pour une plus ample bibliographie, consulter D. GILSON, *op. cit.* ; UEBERWEG-GIERER, *Die Patristische u. Scholastische Philosophie*, Berlin 1928, p. 736-737, ou encore M. DE WULX, *Hist. de la Phil. Méd.*, T. II, 6^e éd., Louvain 1936, p. 126-127.

seulement d'étudier le problème sous un angle nouveau et de préparer ainsi la voie à une synthèse définitive. C'est en rapport avec ce but précis et limité que nous prions le lecteur de vouloir bien apprécier notre travail.

La philosophie de saint Bonaventure est désormais du domaine de l'histoire et l'idée de la restaurer dans la pensée moderne rencontre peu d'adeptes sérieux, même au sein de la descendance spirituelle du Maître franciscain.

En ce qui concerne particulièrement son hylémorphisme universel, s'il trouva, dans la première génération de ses disciples, des défenseurs énergiques et convaincus, tels Jean Pecharn (8), Guillaume de la Mare (9), Gauthier de Bruges (10), Matthieu

8) *Quatuor tractantes de anima*, q. 25, éd. E. SPERMANN, O. F. M., Münster i. W. 1918, p. 183-184, 186-188.

9) In *I Sent.*, d. 8, q. 3, 6^e partitello I; LONGPRÉ, O. F. M., *Questions intérieures du commentaire sur les Sentences de Gauthier de Bruges*, dans *Arch. d'Hist. doc. et litt. du M.-A.*, VII 1932, p. 271, note 1; *Correctorium fratris Thomas*, éd. P. GLOREUX, *Le Correctorium Corollariorum "Quare"*, Le Sauchoir-Kain 1927, p. 49-52; 118-121; 376-378; 393; 419-420.

10) In *I Sent.*, d. 8, a. 5, 6^e ed. E. LONGPRÉ, O. F. M., *art. cit.*, p. 266-275. Cf. id., *Le Commentaire sur les Sentences du B. Gauthier de Bruges (1225-1307)*, dans *Etudes d'Hist. litt. et doct. du XIII^e siècle*, II 1932, p. 23-24.

INTRODUCTION

d'Aquasparta (11) et l'ardent Pierre-Jean Olivi (12), il fut néanmoins abandonné de bonne heure par leurs successeurs à la chaire de Paris. Les signes avant-coureurs de cet abandon s'observent dès 1282-1284 dans le Commentaire sur les Sentences de Richard de Mediavilla : s'il affirme, en effet, la composition hylémorphique des natures angéliques (13), le *Doctor Solidus* refuse de se prononcer lorsqu'il s'agit de l'âme humaine (14). Le rejet devient définitif pour toutes les substances spirituelles avec Guillaume de Ware, et son illustre disciple Jean Duns Scot ignore déjà le problème (15).

On ne verra donc, dans cet essai, aucune intention polémique, ni même apologétique. Exposer les

richesses et les beautés architecturales de Notre-Dame de Paris n'est pas préconiser l'adoption de son style pour nos églises modernes, ni affirmer sa supériorité sur les autres cathédrales gothiques que nous a laissées le Moyen-Age, même si l'on se voit parfois dans la nécessité d'établir quelques comparaisons avec elles.

Justement parce qu'elle est chose du passé, on comprendrait difficilement la position bonaventurienne sans l'utilisation de points de repère plus familiers à nos esprits modernes. Ces points de repère, ces bornes indicatrices, dans le cas présent, sont tout indiqués. La doctrine de l'Aquinat, éclosé dans le même milieu intellectuel que celle du Docteur Séraphique, et à la même époque, a sur elle l'avantage d'être à la fois du passé et du présent, puisque l'on peut dire que, dans l'ensemble, toute la pensée catholique moderne s'y est ralliée. Aucune ne pourra donc aider davantage à mieux comprendre celle du Maître franciscain (16).

Il va sans dire, toutefois, que nous ne saurons présenter ici un exposé complet de la doctrine théologiste sur la composition des substances spirituelles.

11) Cf. E. LONGPRÉ, O. F. M., art. *Mathieu d'Aquasparta*, dans *Dict. Théol. Cath.*, X, col. 388 ; E. KLEINEDAM, *op. cit.*, p. 86-87.

12) *Questiones in II lib. Sententiarum*, q. 16, éd. B. JANSEN, S. J., T. I, Ad Claras Aquas (Quaracchi) 1922, p. 291-355.

13) Cf. E. HOCEDEZ, S. J., *Richard de Middleton*, Louvain-Paris 1925, p. 190-191.

14) Cf. E. KLEINEDAM, *op. cit.*, p. 90 ; L. DE RAYMCKER, *op. cit.*, p. 354-355.

15) E. KLEINEDAM, *op. cit.*, p. 90-92 ; L. DE RAYMCKER, *op. cit.*, p. 355 ; Z. VAN DER WORSTINE, O. F. M., *op. cit.*, T.II, p. 135 : "J. D. Scotus questionem non exponit, atque in schola Scotistica opinio compositionis hylémorphisticae in spiritualibus causatis, et si nounullos defensores habuerit, jam nunc obsoleta dicenda est".

16) C'est dans ce but aussi que, dans notre exposé de la doctrine de saint Thomas, nous avons fait un si fréquent appel au *Commentaire sur les Sentences*, chaque fois que la chose était possible sans détriment pour la pensée du saint Docteur. Cette œuvre est près de celle du Docteur Séraphique et répond plus directement.

INTRODUCTION

Aussi bien cet exposé a-t-il déjà été présenté à maintes reprises. Les vues que nous en donnerons, pour être aussi exactes et objectives que possible, déneureront nécessairement fragmentaires et supposeront, chez le lecteur, une connaissance personnelle de l'œuvre gigantesque du Docteur Angélique.

De même aussi, le fait que nous mettons parfois en relief une tendance, une préoccupation ou une orientation qui nous semble fondamentale dans la doctrine bonaventurienne, ne peut aucunement signifier qu'elle est étrangère à saint Thomas ou n'occupe, dans son œuvre, qu'une place secondaire. Nous prions le lecteur de vouloir bien en tenir compte (17).

Certains nous reprocheront peut-être de n'avoir pas montré le lien qui relie saint Bonaventure à son maître Alexandre de Hales. Nous ne croyons pas qu'un tel exposé faciliterait sur ce point la compréhension de la pensée bonaventurienne. Comme l'a noté E. KLEINERDAM, (*op. cit.*, p. 26), du maître au disciple le progrès est considérable. Par ailleurs, nous n'avons nullement l'intention de prouver ici la continuité de doctrine à l'intérieur de l'école franciscaine.

17) On nous permettra d'ajouter ici quelques remarques d'ordre purement technique. Vu le grand nombre d'éditions des œuvres de l'Aquinate actuellement sur le marché, il nous a paru inutile de donner les références à aucune d'elles en particulier. Pour faciliter cependant le contrôle de nos citations, nous indiquons dans notre bibliographie les éditions utilisées pour ce travail ; l'édition des *Opera Omnia*, de Tretté et Maré (Parisii 1871-1876), n'a été citée que pour les ouvrages dont aucune édition particulière n'est mentionnée dans cette liste.

Au reste, nous avons la conviction qu'en travaillant à mieux faire connaître la doctrine du Docteur Séraphique, nous aurons, par cela même, préparé la voie à une meilleure compréhension du saint Thomas historique.

CHAPITRE PREMIER

LA NOTION DE MATIERE

Ce n'est pas sans un certain embarras que l'on aborde la notion de matière. "Lorsque la pensée recherche ce que les sens en peuvent comprendre, écrit saint Augustin (1), et qu'elle se dit à elle-même : " Ce n'est pas une forme intelligible comme " la vie, ni comme la justice, puisque c'est de la " matière que les corps ont été formés; et ce n'est pas " non plus une forme sensible, puisque l'invisible et " l'inéfondu ne saurait être vu ni senti " ; lors donc que la pensée humaine se parle ainsi, elle doit se résigner ou à la connaître en l'ignorant, ou à l'ignorer en la connaissant ".

Cet embarras n'est pas particulier au Docteur d'Hippone. On le retrouve, depuis Platon et

1) *XII Conf.*, cap. 5 (P. L., 32, col. 827).

Aristote, dans tout le cours de la pensée philosophique ; on le retrouve encore au Moyen-Age chez la plupart des penseurs, et même chez les plus grands Scolastiques ; on le retrouve en particulier chez saint Bonaventure. Aussi marque-t-il avec le plus grand soin les conditions d'une connaissance aussi adéquate que possible de cette "ténèbre intelligible" (2).

Il importe d'abord de déterminer soigneusement à quel point de vue on la considère. Trois catégories de penseurs, écrit le Docteur Séraphique (3), parlent du principe matériel des choses, et

2) *II Sent.*, d. 3, p. 1, a. 1, q. 2, Concl. (II, p. 93).

3) *Ibid.* (II, p. 97) : Ideo tripliciter possumus loqui, secundum quod tres sunt, qui docent, resolutionem facere ad principium materialia. Nam ad materialia resolvit naturalis, qui considerat generationem et corruptionem ; ad eam resolvit physicus universalis, qui considerat omne corpus mobile sive ad situm, sive ad formam ; ad eam resolvit metaphysicus, qui considerat omne ens : et unusquisque resolvit secundum amplitudinem sue considerationis. — Nam physicus inferior, qui negotiatur circa generationem et corruptionem considerat materialia, ut est principium generationis et corruptionis ; et sic est solum in his inferioribus. Et quoniam omnia sunt ad invicem transmutabilia, ideo solum dicit eamdem material generabilium et corruptibilium. Physicus superior considerat ipsam materialia mutabiliem sive ad situm, sive ad formam, et videt eandem passionem in inferioribus et superioribus, per quam mutabilia sunt ad situm, ut partibilitam mobilis, cuius principium est materia ; et ideo resolvit ad materialia omnis rei corporalis, et secundum hunc physicum est eadem materia in omnibus corporibus. Metaphysicus considerat naturam omnis creatura, et maxime substantiae per se existens, in qua est considerare et actum essendi, et hunc dat forma ; et stabiliter per se existendi, et hunc datur

chacun suivant un degré d'abstraction différent. Le Physicien (*Naturalis, Physicus inferior*), qui n'étudie, dans la nature, que la génération et la corruption des corps, considère la matière en tant que principe de génération et de corruption seule.

et praestat illud cui immititur forma ; hoc est materia. Et quoniam per se esse in spiritualibus et corporalibus dicit communiam non sequivocationem, et communiam generis et rei, non analogie solum ; ideo oportet recurrere ad principii unitatem ; ideo secundum metaphysicum in omnibus per se entibus est ponere unitatem materia. — Omnium istorum philosophorum consideratione vero est, sed differenter judicant. Physicus enim non dicit, eandem esse materialia nisi corporalibus, quia nunquam veit ad considerationum materialium secundum essentialia, sed solum secundum esse ; et absque dubio aliquod esse habet in corporalibus, quod non in spiritualibus, et aliquod in corruptibilibus, quod non est in incorruptibilibus. — Metaphysicus vero non tantum secundum esse, sed secundum essentialiam considerat ; et quia, abstracto omnise, non est reperire nec etiam fingere diversitatem in materia ; ideo dicit, esse unam per essentialiam.

On nous pardonnera d'avoir reproduit ce texte en son entier, en dépit de sa longueur ; il est capital pour la compréhension de la notion bonaventurienne de matière. On trouve ici l'indication de la division de la Philosophie Naturelle en Physique, Mathématique et Métaphysique que le saint Docteur devait reprendre plus tard dans le "De Reductione Artium ad Theologiam" (V, p. 321). Cette triple division s'inspire manifestement de la théorie aristotélicienne (cf. *V Metaph.*, I, 1025 b sq.) des trois degrés de l'abstraction sur laquelle saint Thomas d'Aquin revient si fréquemment, particulièrement dans *In VI Metaph.*, lect. 1 ; *In I Phys.*, lect. 1 ; *De Anima*, I, lect. 2 ; *In Bat.*, *De Trin.*, q. 5 ; *Sum. Theol.*, I, q. 85, a. 1, ad 2. Sur la légitimité d'une telle division du savoir, voir l'intéressant article de A. Mansion, *La Physique aristotélicienne et la Philosophie*, dans *Rev. Néosol. de Phil.*, XXXIX 1936, p. 5-26.

LA NOTION DE MATIÈRE

ment, et lui confère ainsi des propriétés que le Mathématicien (*Physicus superior*, *Physicus universalis*) ne lui reconnaît pas. Celui-ci, à son tour, ne considérant dans les corps que le mouvement local et spatio-temporel, envisage la matière sous son aspect quantitatif, et la déclare identique dans les corps inférieurs et dans les corps supérieurs, bien que ceux-ci, à l'encontre des premiers, ne soient en aucune façon sujets de mutations substantielles. Le point de vue du Métaphysicien (*Metaphysicus*) transcende les deux précédents et les englobe dans l'unité de la substantialité. La Métaphysique, dont l'objet est l'être, plane au-dessus de toutes les contingences d'ordre purement spatial et scrute la nature de la créature comme telle, particulièrement la nature de la substance. Or, que trouvons-nous en toute substance créée, quelle qu'elle soit ? — Nous y devons considérer, répond le Séraphique Docteur, deux aspects réellement distincts : *lactus essendi* que donne la forme, et la stabilité, la subsistance de cet *actus essendi*, stabilité et subsistance que confère la matière, sujet de cette même forme.

C'est pourquoi le Métaphysicien considère la matière comme principe commun de toute substance créée, tant spirituelle que corporelle, et lui attribue ainsi une unité que ne saurait lui conférer ni le Physicien, ni le Mathématicien. En d'autres termes, alors que le Physicien et le Mathématicien ne con-

sidèrent la matière que sous tel ou tel mode d'être, *secundum esse*, le Métaphysicien, lui, devra faire abstraction de tout mode d'être déterminé et la considérer en elle-même, *secundum essentiam* (4).

Comment une telle considération lui sera-t-elle possible ? — Deux procédés, nous dit saint Bonaventure (5), s'offrent à son intelligence : *Materia*

4) J. KRAUSE, *Die Lehre des hl. Bonaventura über die Natur der körperlichen u. geistigen Wesen u. ihr Verhältniss zum Thomismus*, p. 6-7, croit pouvoir identifier avec la division thomiste de la matière en *materia prima* et *materia secunda*, la division bonaventurienne en *materia secundum esse*, et *materia secundum essentiam*. C'est là un procédé fortile en ambiguïtés et on équivoque. Partisan irréductible de l'unité de la forme substantielle, saint Thomas d'Aquin se refuserait absolument à admettre dans sa *materia secunda* les déterminations successives que saint Bonaventure pose dans sa *materia secundum esse*. Cet *esse* dont parle le Docteur Séraphique, peut être, en effet, ou *esse completum*, et alors cette matière pourra bien être considérée comme l'équivalent de la *materia secunda* de saint Thomas, ou bien encore un *esse incompletum* conféré à la matière par une forme dispositive, comme la corporéité, et alors on aura une entité sans aucun équivalent en philosophie thomiste. Vital du Four, O. F. M., l'avait bien vu, lorsque, en parfaite continuité avec l'augustinisme bonaventurien, il divisait la matière première en *materia primo-prima*, *secundo-prima* et *tertio-prima* (*De Rerun Principio*, q. 8, a. 3, n. 19-20, parmi les œuvres de D. Scot, éd. Vivès, T. IV, p. 375-376). Nous avons là un excellent exemple de la nécessité d'employer, pour chaque auteur, la terminologie qui lui est propre.

5) *ISent*, d. 3, p. 1, a. 1, q. 2, Concl. (II, p. 96). S'inspirant manifestement lui aussi d'Aristote, saint Thomas s'exprime semblablement. « Cum autem genus sit principium cognoscendi, utpote prima definitionis pars, écrit-il dans son commentaire sur le *De Trinitate*

LA NOTION DE MATIÈRE

enim dupliciter est scibilis, scilicet per privationem et per analogiam.

La connaissance *per privationem*, par la négation de toute forme, voire même de toute disposition active à une forme quelconque, amène le Métaphysicien, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à considérer la matière dans son essence nue, comme une sorte de ténèbre intelligible (6). C'est, semble-t-il, le procédé mis en œuvre par Aristote lui-même lorsqu'il écrit (7) : " J'appelle matière ce qui, par soi, n'est ni quiddité, ni quantité, ni rien de tout ce qui détermine l'être ".

On sait que, pour saint Thomas, la matière, en tant qu'indétermination absolue, est essentiellement condition de l'ordre spatio-temporel et, dès lors, ne peut être principe essentiel que de l'être spatio-temporel. Précisément parce que pure indétermina-

de Boëce (q. 4, a. 2), *materia autem secundum se sit ignota*; non potest secundum se ex ea accipi diversitas generis, sed solum illo modo quo cognoscibilis est. Est autem cognoscibilis dupliciter. Uno modo per analogiam, sive per comparationem, ut dicitur in Phys. : Alio modo cognoscitur per formam per quam habet esse actu". Cf. A. Forest, *La Structure Méta physique du Concret selon Saint Thomas*, p. 212.

6) *Ibid.* : Cognitio per privationem est prius removendo formam, deinde disponens ad formam, et considerando ipsam essentiam nudam in se quasi tenebram intelligibilem.

7) *VI Metaph.*, 3, 1029 a, 20.

tion, elle est, pour lui, principe de génération et de corruption et partant ne se trouve que dans les éères engendrables et corruptibles, c'est-à-dire dans les substances corporelles (8).

Comme l'a fort bien remarqué Ziesché (9), c'est dans toute sa rigueur, dans son sens le plus absolu, au contraire, que Bonaventure entend la formule aristotélicienne. Pour lui, la matière, c'est essentiellement et avant tout l'indétermination pure, sans aucune relation que ce soit à l'étendue, à ce qu'on appelle aujourd'hui, en parfaite conformité avec la synthèse thomiste, le matériel (10). Sans doute, elle n'existe jamais dépouillée de toute déter-

8) *Cont. Gent.*, II, cap. 54 : *Unde materia et forma dividunt substantiam materialē Quaecumque vero sunt propria materiae et formae, in quantum hujusmodi, sicut generari et corrumpi, et alia hujusmodi, haec sunt propria substantiarum materialium, et nullo modo convenient substantiis immaterialibus creatis.*

9) *Dic Naturlehre Bonaventuras*, dans *Phil. Jahr*, XXI 1908, p. 63-64.

10) A ce point de vue, l'argumentation du *Cont. Gent.*, II, cap. 50, est du plus haut intérêt; saint Thomas y prouve que les substances intellectuelles sont *immaterialiæ*, parce qu'incorporelles : *Unumquodque enim ex materia et forma compositum, est corpus. Diversus enim formas materia non nisi secundum diversas partes recipere potest : que quidem diversitas partium esse in materia non potest, nisi secundum quod per dimensiones in materia existentes una communis materia in plures dividitur :*